

RA





LE PAPE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

7662

Paris. — Typographie Donoer-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

588921

LE PAPE

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

PAR

J. MAZZINI,

TRIUMVIR DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

TROISIÈME ÉDITION.



PARIS

AU BUREAU DU NOUVEAU MONDE

102, RUE RICHELIEU.

—
1830

1344



DU PAPE AU CONCILE.

SOMMAIRE.

I

— Réforme religieuse. — Secouer le joug de Rome était la pensée prédominante dans le dix-huitième siècle. — Naples. — Joseph II d'Autriche. — Léopold de Toscane. — L'évêque Ricci. — Le synode de Pistoia. — Les Jansénistes. — Voltaire. — La Révolution française. — Napoléon. — L'Eclectisme. — De Maistre. — L'Humanité à la recherche d'un nouveau symbole. — Ancienne puissance de la papauté. — Alliance du principe guelfe et gibelin. — En Italie est le nœud de la question européenne. — Les théories politiques ont besoin d'une sanction religieuse. — Quelle est l'œuvre de la civilisation actuelle. — Apparition de Pie IX. — Les peuples se groupent autour de lui. — Il déserte leur cause. — Charles Albert. — La monarchie impuissante à faire le salut de l'Italie. — Comme la *Constituante* règle la vie politique, le *Concile* doit régler la vie religieuse. — Question entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. — La religion et la politique sont inséparables. — A quels indices on reconnaît qu'une institution ayant accompli sa mission, est morte. — Ce qu'a entendu la Constituante romaine en adoptant la formule *Dieu et le Peuple*. — Rôle de la papauté dans ces

derniers temps. — L'insurrection de l'esprit humain contre le droit divin remonte jusqu'au pape. — Souveraineté nationale et souveraineté de l'Eglise. — *Constituante et Concile.*

AUX PRÊTRES.

SOMMAIRE.

(Page 28).

II

— Sur l'Encyclique de Pie IX aux évêques. — Fausses accusations et calomnies. — *Théorie et doctrine papales sur l'autorité et sur la pauvreté.* — Réfutation. — Dieu et l'Humanité. — Lois qui régissent les hommes. — Egalité des hommes. — Travail ; propriété ; association ; leur but. — La misère. — *Fait et droit.* — *Dieu est Dieu et le peuple est son prophète.* — Loi de Dieu. — Exposition de la doctrine du Christ, tirée de l'Evangile. — Elle condamne les doctrines papales. — Aux prêtres. — Que l'Evangile décide entre l'humanité et le pape. — De l'auteur. — Etat des esprits en Europe. — Partout les peuples s'agitent. — C'est Dieu qui pousse l'Humanité. — L'Eglise de l'avenir. — Réforme de la société. — La révolution est pour l'Italie une œuvre d'éducation, une mission religieuse.

LE PAPE

AU

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

DU PAPE AU CONCILE.

I.

Les hommes de mauvaise foi qui ne peuvent croire à la bonne foi des autres, les hommes qui ont accusé Lamennais d'avoir abandonné la papauté parce qu'elle ne lui avait pas offert un chapeau de cardinal, nous diront : votre guerre n'est qu'une réponse à la défaite de Rome. Nous ferons remarquer non pas à ces hommes, mais à ceux qui pourraient les croire, que nos convictions datent de 1832. Ce sont des opinions conçues et méditées dans la

morte tranquillité de l'exil auquel nous fûmes condamnés, non par un pape, mais par un prince. Elles pouvaient alors pécher par audace, non par colère. Et lorsque nous avons vu les bombes sillonner le ciel de Rome, lorsque nous avons vu des soldats étrangers monter, comme au moyen âge, à l'assaut de Rome et moissonner, au nom d'une institution à laquelle ils ne croyaient pas, les jours des braves qui défendaient leur patrie, nous n'avons éprouvé aucun sentiment de haine, mais une pitié et une douleur profondes. Pitié pour Pie IX qui, n'étant pas né méchant se laisse égarer par des méchants, et qui vain de la domination princière, mourra le remords dans l'âme; douleur pour la papauté qui ne put et ne sut pas tomber solennelle, comme le soleil dans l'immensité de la mer, en transmettant elle-même aux croyants la parole initiatrice de la transformation religieuse que la Providence prépare à l'humanité. Les grandes institutions après avoir épuisé leur période de vie s'éteindront-elles donc, toutes, fatalement dans la boue et dans le sang? —

Il y a 17 ans nous écrivions :

« L'Italie, sans parler du grand spectacle d'un peuple qui aspire à reconstituer son unité, son indépendance, sa liberté, présente aujourd'hui un phénomène qui doit attirer les regards de tous les peuples, des hommes surtout

qui observent attentivement le développement du progrès humain. Au milieu de toutes ces tentatives qui meurent aujourd'hui pour renaître demain, au milieu de l'universelle fermentation qui s'étend des Alpes au Phare, comme une vague bouillonnante dont la source est dans le sol romain, un grand fait s'accomplit: un fait européen. Il y a bien autre chose dans ce pays qu'une multitude frémissante, qui réclame des améliorations matérielles; bien autre chose que des communes désireuses de leurs franchises. Il y a le développement d'une révolution morale, la manifestation d'une loi morale, la proclamation d'un principe de liberté morale. C'est le genre humain frappant aux portes de Rome et demandant impérieusement son affranchissement.

» LA PAPAUTÉ SE MEURT.—LA PAPAUTÉ EST MORTE.

» Depuis longtemps la puissance morale de la papauté est perdue en Europe. Luther la tua en lui arrachant le Nord. Le jour où la main qui s'adressait *Urbi et Orbi* se vit enlever un tiers de l'Europe, ce jour-là commença l'agonie de la papauté: la papauté est une religion, et le caractère de l'unité religieuse est son universalité. Chaque pape en montant sur le trône trouva restreinte l'étendue

de sa domination. C'était un terrain dont l'Océan use insensiblement les bords, un fleur que chaque bouffée de vent dépouille. Comme s'ils étaient poussés par une main toute puissante, par la main de la civilisation progressive, des princes, des peuples, des philosophes, des sectaires, à leur insu ou de propos délibéré, conspiraient la ruine du colosse dont la tête était dans les nuages, et dont les pieds étaient d'argile. Secouer le joug de Rome était, vers la moitié du XVIII^e siècle, la pensée prédominante des gouvernements italiens et étrangers ; ils se croyaient grands et forts chaque fois qu'ils avaient résisté victorieusement à un prétention romaine.

» Naples refusait le tribut, violait les prescriptions, chargeait ses écrivains de combattre les droits du pape, et si le gouvernement napolitain permettait, après cela, aux moines et aux inquisiteurs, de persécuter ces mêmes hommes en raison de l'œuvre qu'il leur avait imposée, ce n'était là qu'une de ces habitudes de la tyrannie qui se sert des instruments et les brise ensuite ; mais, en attendant, le coup avait porté. Joseph II dans l'Allemagne et Léopold en Italie attaquaient la papauté avec l'énergie de réformateurs. L'évêque Ricci et le synode de Pistoia aidaient à l'émancipation. Les Jansenistes se multipliaient et mettaient tout en œuvre pour rappeler l'antique sévé-

rité religieuse du christianisme primitif. Voltaire prêchait la croisade contre Rome catholique, et s'il ne la soutenait pas avec une grande profondeur de pensée et de philosophie historique, c'était du moins avec une telle activité et une telle variété d'armes, qu'elle restera longtemps, comme un prodige. Puis arrivait le torrent : arrivait la lave révolutionnaire qui précipitait du trône le passé tout entier. Puis Napoléon, enchaînant la papauté, la traînant à Paris, la menaçant et transigeant *politiquement* avec elle, achevait de la déconsidérer et de l'avilir. Puis, le géant tombé, et l'inertie politique permettant aux études philosophiques et pacifiques de renaitre, voilà paraître entiers le spiritualisme, l'éclectisme, écoles qui, tout en ne reniant pas le sentiment religieux, ne comptaient pas la papauté comme un élément nécessaire.

» Dans tout le monde catholique il ne restait au pape que De Maistre : De Maistre qui, dans son système logiquement déduit, faisait du pape une victime accouplée au roi absolu et au bourreau : *Catholicisme, Despotisme et Peine de mort*, voilà selon de Maistre les trois bases de la société : et elles ont été réellement les trois éléments du vieux monde que le nouveau monde a détruit.....

» L'Humanité est en avant d'un pas ; elle est en marche à la recherche d'un nouveau symbole. Les tentatives de

nouvelles religions, bien que ridicules en elles-mêmes, démontrent assez qu'un vide est à remplir. Ceux qui, en petit nombre, ont essayé de défendre le drapeau catholique en l'associant à une liberté de leur façon, trahissent par cela même leur impuissance à le soutenir avec le seul prestige religieux....

» La papauté est morte : c'est une forme usée, exposée pour quelque temps encore à la vénération des amateurs d'antiquités. Le pape, ne pouvant pas convaincre, fait protéger son inviolabilité par des armées étrangères. Il défend le vicariat du Christ avec les baïonnettes suisses et autrichiennes (1).....

» La ruine de la papauté était inévitable dans les destinées de l'humanité; et cette ruine révèle l'action d'un élément social négligé jusqu'ici et qui menace de se venger, l'élément populaire. La papauté a été puissante autrefois parce qu'elle s'appuyait sur le peuple. Elle seule constituait un centre visible d'association. Elle reconnaissait en quelque sorte le principe de la capacité, en excluant, dans les premiers temps, l'aristocratie, et en ouvrant à l'homme du peuple, au serf, le chemin pour arriver aux dignités ecclésiastiques. Elle était en guerre avec la féo-

(1) Etats romains en 1832.

dalité, en guerre avec les princes ; elle opposait l'autel au trône. Ainsi le peuple, en Italie surtout, était guelfe, pendant que dans le reste de l'Europe il se serrait autour du trône, d'où les rois combattaient la domination de l'élément seigneurial. Plus tard, lorsque après la mort de Jules II, le dernier des grands papes, les pontifes s'aperçurent que le peuple commençait à devenir puissant, ils se liguerent avec les rois. Cette alliance inégale, contractée entre le principe guelfe et le principe gibelin, ennemis jurés depuis des siècles, est la preuve la plus convaincante de la ruine de la papauté. Du reste, le ver rongeur était caché dans l'idole, et la papauté reçut le germe de sa propre destruction, lorsqu'elle s'empara du pouvoir temporel et l'étendit. Les religions ont besoin de planer dans une sphère intellectuelle et morale. Le contact des faits et des phénomènes matériels les tue en brisant tous leurs prestiges et soumettant à l'examen des multitudes leur principe métaphysique dans ses diverses applications.

» Cependant la papauté vit encore ;... et elle vivra jusqu'à ce que l'Italie ressuscitée la renverse du siège où elle dort. En Italie est donc le nœud de la question européenne ; à l'Italie donc appartient l'œuvre solennelle de l'émancipation. Et l'Italie accomplira l'œuvre que lui confie la civilisation. Alors les peuples accourront pour se serrer autour

d'un autre principe. Alors le Midi de l'Europe sera mis en équilibre avec le Nord. L'Italie ressuscitée entrera dans la famille européenne. Oh ! comme son réveil sera solennel ! Elle se sera réveillée trois fois depuis que la Rome du paganisme, en tombant, arrêta la marche de l'ancienne civilisation, et devint le berceau de la civilisation moderne. La première fois, il s'élevait de l'Italie une parole qui substituait l'unité spirituelle européenne au triomphe de la force matérielle ; la seconde, elle répandit dans le monde la civilisation des arts et des lettres ; la troisième, elle effacera de son doigt puissant le symbole du moyen âge, et substituera l'unité sociale à la vieille unité spirituelle. — C'est de Rome donc que peut venir pour la troisième fois la parole de l'unité moderne, car c'est de Rome seulement que peut partir la destruction absolue de la vieille unité.

» Mais, si l'unité catholique est détruite, si la papauté a accompli son œuvre, parce qu'elle s'est faite prince et esclave des princes, à une époque fatale aux princes, il ne faut pas en conclure que la religion soit morte, et qu'aujourd'hui les seules théories politiques doivent régir l'humanité. Les théories politiques ont, aujourd'hui plus que jamais, besoin d'une sanction religieuse. La volonté universelle est une base convenable aux gouvernements ; mais

si on ne met pas en évidence les principes généraux qui régissent le monde, si on ne les réduit pas en maximes, en lois reconnues, on n'aura jamais une volonté universelle. La découverte de ces principes et leur inviolabilité, déduites d'une origine supérieure au pouvoir de l'individu, sont justement l'œuvre de la civilisation actuelle. C'est à ce but que doivent tendre les efforts de tous les esprits qui désirent fonder solidement l'édifice social.... »

II.

Ces pensées, écrites en 1832, ont reçu des années suivantes, et surtout des deux dernières, une complète sanction.

Un pape apparut, qui, par ses tendances, par des instincts progressifs, et par je ne sais quel vague désir de la faveur populaire, fut une exception parmi les papes des derniers siècles. La Providence, comme si elle avait voulu démontrer aux hommes l'impuissance absolue de l'institution, lui fraya le chemin d'une vie nouvelle à travers l'amour et l'illusion des peuples. Si fort est le prestige exercé par les grands souvenirs, si enracinée la puissance des anciennes habitudes, si irrésistible dans les multitudes, qu'on dit pourtant agitées par le souffle de l'anarchie, le

besoin d'une autorité qui dirige et sanctionne le progrès, qu'une seule parole de pardon et de tolérance sortie de la bouche du pape suffit pour qu'amis et ennemis, croyants ou incrédules, illettrés ou penseurs, se serrassent autour de lui, dans l'enthousiasme et l'ivresse de l'amour. Un long cri, un cri de plusieurs millions d'hommes prêts à marcher au martyre ou au triomphe, s'éleva sur un signe de sa main pour le saluer père, bienfaiteur, régénérateur de la foi catholique et de l'humanité. Oublieux de l'histoire de trois siècles et de la logique inexorable des idées, des écrivains puissants par l'intelligence et la doctrine, qui jusqu'alors lui avaient été hostiles, travaillèrent à l'envi pour l'entourer d'institutions destinées à lui applanir les voies d'une grande initiative. Les nombreux fauteurs de la liberté de conscience, attristés néanmoins par le spectacle d'anarchie que présentent les sectes protestantes, furent saisis par le doute. Le petit nombre des croyants dans la religion de l'avenir se recueillirent dans la méditation. On se disait : L'histoire s'est peut-être trop hâtée de décider ; il entrerait peut-être dans les secrets de la Providence qu'une institution qui pendant dix siècles avait imprimé le mouvement et le souffle de vie à l'Europe, recélât dans son sein la force de pouvoir renaitre de son tombeau, identifiée à la nouvelle vie de l'humanité. Dans le monde civilisé, tous les esprits attendaient, impatients

et agités, la parole qui allait descendre du haut du Vatican...

Où est maintenant Pie IX ?

Dans le camp ennemi, ayant rompu irrévocablement avec les destinées progressives de l'humanité : irrévocablement hostile aux désirs, aux aspirations de son peuple et du peuple des croyants. L'épreuve est accomplie. Entre la papauté et le monde, un abîme s'est creusé. Nulle puissance humaine ne peut désormais le combler.

Poussé par son cœur à rechercher les applaudissements et l'affection de la foule, mais entraîné par la toute-puissante logique du principe qu'il représente vers une dictature absolue ; séduit par le mouvement universel des esprits, par l'exemple vivant des autres pays, par le souffle de son siècle ; prêtant volontiers l'oreille aux saintes paroles de progrès, de peuple, de libre fraternité, mais en même temps incapable de s'en faire lui-même l'interprète ; incertain sur les conséquences, et craignant que le peuple, après avoir reconquis la conscience de ses propres droits, n'appelât à son tribunal l'autorité même du pontife, Pie IX s'arrêta malheureusement entre les deux voies qui s'ouvraient devant lui, murmura des paroles d'émancipation qu'il ne sut et ne voulut pas maintenir, des promesses de

patrie, d'indépendance de l'Italie que son entourage, de concert avec l'Autriche, trahissait le jour suivant ; puis, poussé par une peur subite, il s'enfuit devant le peuple qui lui criait : *Courage!* Réfugié sous la protection d'un prince, bourreau de ses sujets et qu'il méprisait, il en adopta les tendances ; pour se venger de la tranquillité qui, malgré les provocations à une guerre civile, présidait au nouveau gouvernement de Rome, il mendia des secours étrangers ; et lui, qui peu de temps avant avait, par aversion du sang, tenté de retirer les troupes romaines des camps de la Lombardie, il appela les baïonnettes françaises, autrichiennes, napolitaines, espagnoles pour lui réédifier un trône. Aujourd'hui, ballotté entre les tromperies des protocoles secrets, esclave de ses protecteurs, esclave de tout, hors de ses devoirs et du vœu de ceux qui espéraient en lui, *il rôde depuis neuf mois autour des frontières de Rome, n'osant pas les franchir, et comme s'il était repoussé par les fantômes de ses victimes.* Louis XVI de la papauté, il l'a détruite pour toujours. Le boulet de canon, lancé par ses alliés contre le Vatican, donne le dernier coup à l'institution.

III.

Pendant que ces choses se passaient, un prince, dans le nord de la péninsule, poursuivait une voie presque pareille, marquée par les mêmes espérances, par les mêmes illusions, par les mêmes déceptions des peuples. Nos terres le saluaient du nom d'*Épée d'Italie*. Les meilleurs de nos patriotes lui montrant l'Autriche et les Alpes, suspendaient, pour courir la dernière épreuve de la monarchie, toutes les prédications de leurs plus chères croyances. Il était précédé par les encouragements de tous les peuples de l'Europe, et suivi par une nombreuse armée de braves. Où est-il mort, Charles Albert ?

C'est ainsi que la Providence nous apprenait, à nous tous qui voulons le bien, mais qui sommes trop tièdes

dans la foi, et trop faciles à nous laisser aller aux illusions du vieux monde, l'impuissance de la monarchie à faire le salut de l'Italie, et l'incompatibilité de la papauté avec le libre progrès de l'humanité. Le *dualisme* du moyen âge est désormais une forme sans âme et sans vie; les drapeaux guelfe et gibelin sont des enseignes posées sur une tombe. Ni pape ni roi : Dieu seul et le peuple nous ouvriront la route de l'avenir.

L'esprit de Dieu descend aujourd'hui sur les multitudes; des hommes privilégiés par l'intelligence et par le cœur se saisissent souvent, par intuition, d'une puissante initiative, mais ils ne la créent pas ni ne peuvent l'étouffer. Au dogme de l'autorité absolue, immuable, concentrée en un seul individu ou dans un pouvoir déterminé, se substitue le dogme de l'autorité progressive du peuple, interprète collectif, perpétuel de la loi de Dieu.

Et ce principe que le peuple a salué comme le régulateur suprême dans la sphère de la vie politique, sous le nom de *Constituante*, recevra, tôt ou tard, une inévitable application dans la sphère de la vie religieuse; et cette application aura le nom de *Concile*.

La vie est une : vous ne pouvez pas en régler les diverses manifestations de manière à ce qu'elles soient indépendantes les unes des autres, ou qu'elles se contredisent dans

leurs expressions sans créer l'anarchie. Vous ne pouvez pas dire au peuple : *tu es à moitié libre et à moitié esclave ; la vie sociale est à toi, la vie religieuse est à autrui* ; vous ne pouvez partager son âme. La liberté est un présent de Dieu qui domine, bénit et féconde toutes les facultés de la créature humaine.

Le pape sait cela : il sait qu'il ne peut régner à Rome qu'en despote. Les concessions politiques qu'il pourrait faire ne seront que des concessions *de fait, non de droit*, et son entourage les reprendra le jour d'après. Penser différemment, c'est se faire illusion. Les gouvernements hâtent souvent l'accomplissement de leurs destinées par le suicide, mais c'est à leur insu.

Et nous le savons aussi, nous. Une égale condamnation pèse sur le pape et sur le roi, et cette condamnation a sa source dans l'éducation lente, inéluctable, providentielle du genre humain, dans l'inviolabilité de l'esprit.

IV.

Cependant la question entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel est encore incomprise par beaucoup de monde, et il est nécessaire de la réduire à ses véritables termes. Si elle ne recelait dans son sein qu'une protestation contre le principe d'autorité arbitraire, absolue, représenté par le pape, si elle n'aspirait qu'à donner une base organique, *positive* à la société, elle tendrait à soustraire la terre et l'homme à la religion.

La religion et la politique sont inséparables. Sans religion la science politique ne peut enfanter que le despotisme ou l'anarchie. Nous ne voulons ni l'un ni l'autre. Pour nous la vie n'est qu'un problème d'éducation, la société qu'un moyen de la développer et de la traduire en

acte. La religion est le principe éducateur suprême ; la politique est l'application de ce principe aux différentes manifestations du genre humain. L'*idéal* est en Dieu ; on doit coordonner les sociétés de manière à ce qu'elles se rapprochent le plus près possible de cet idéal, à ce qu'elles en réalisent la plus grande somme possible ; et sectateurs de sa loi, nous devons chercher à y conformer nos actes. La pensée c'est l'esprit ; la traduction de cette pensée en actions, en œuvres visibles extérieures, c'est le *fait social*. Ainsi prétendre séparer entièrement et pour toujours les choses de la terre de celles du ciel, le temporel du spirituel, n'est ni moral, ni logique, ni possible.

Mais lorsqu'un pouvoir qui représente un principe religieux n'a plus la foi et qu'il ne l'inspire plus ; lorsque, par suite d'aberrations séculières, et lorsque par suite aussi des progrès des peuples, toute communion de vie a cessé entre ce pouvoir et l'humanité, lorsqu'il ne lui reste plus aucune force d'initiative, mais seulement une force de résistance, la première forme que revêt ce dissentiment est celle de *protestation* et de *scission*. La société, avant de condamner pour toujours ce pouvoir et le principe sur lequel il s'appuie, le sépare de son propre mouvement, en l'isolant dans une sphère d'inertie où l'opinion puisse le juger sans crainte et sans passion. Alors se leve le cri qui

invoque la séparation du temporel et du spirituel : et ce cri qui s'adresse au pouvoir veut dire, pour tous ceux qui comprennent les instincts secrets du peuple :

« Votre mission est finie ; retirez-vous. Notre vie, notre progrès ne viennent plus de vous. Le principe que vous représentez n'est pas le nôtre. Nous ne croyons plus en vous. Une idée religieuse, plus pure, plus vaste, plus efficace que n'est la vôtre, fermente dans nos cœurs. Et puisque vous ne pouvez pas ou ne voulez pas l'accueillir fraternellement, restez seul. Souvenir solennel d'un passé qui ne reviendra pas, vous n'êtes plus aujourd'hui qu'une idole, une forme inerte, sans âme. Dieu et la religion sont avec nous ; avec nous qui nous sentons meilleurs que vous, et plus capables de nous guider dans les sentiers de la patrie terrestre, ce premier degré pour monter au ciel. »

Et lorsque l'Assemblée romaine élevait en face du Vatican le symbole de la majesté populaire, lorsqu'elle proclamait, comme une nouvelle formule du lien religieux, les saintes paroles : *Dieu et le Peuple* ; lorsqu'elle décrétait le gouvernement temporel du pape déchu de droit et de fait, ce décret voulait dire : « Pape ! la société vous exile ; tout lien d'amour, d'actions, d'aspirations, par votre impuissance constatée, cesse entre nous. Vous deviez nous gui-

» der; et pendant que nos âmes, éclairées par une nouvelle
» lumière, pressentent un idéal plus vaste, et pendant
» qu'au prix de notre sang et à la sueur de notre front,
» nous essayons de déblayer tous les obstacles qui encom-
» brent notre route, vous, tremblant, ébloui, vous balbutiez
» de vieilles formules du moyen-âge, dont nous avons,
» depuis longtemps, épuisé le sens; de vieilles doctrines
» de résignation aveugle aux maux que nous pouvons vaincre
» et que la prière chrétienne nous invite à vaincre, avec
» la conquête du royaume de Dieu sur la terre comme il
» est dans les cieux. Quels sont les progrès qui se sont
» accompli par vous depuis des siècles? Quels sont les
» victimes que vous nous avez appris à sauver? A quelle
» sorte de pauvres d'esprit et de corps avons-nous, par
» votre coopération, tendu une main fraternelle et dit :
» *Assieds-toi à la table des égaux, enivre-toi avec nous dans*
» *la communion des âmes, car pour toi aussi le Christ a*
» *donné son sang*? — Un peuple s'était levé au nom de
» la croix contre l'oppression du *Croissant*, et pendant que
» des hommes accouraient de tous les pays pour vaincre
» ou mourir dans ce signe, vous ne trouviez pas une seule
» parole d'appui et de bénédiction. — Un autre peuple, que
» sa foi, que ses longs sacrifices, que son sang versé pour
» elle, devaient rendre cher à l'Église, osa plus tard arborer,

» au nom de ses temples violés, de ses libertés détruites,
» de ses traditions abolies, l'étendard national qui arrêta
» jadis l'invasion du *mahométisme* sous les murs de Vienne,
_ » et vous avez béni le bourreau de ce peuple. — Et lorsque
» nous-mêmes, frémissants d'une immense pensée d'amour,
» d'égalité, de liberté, nous nous sommes levés en disant :
» Nous ferons de l'Italie un autel sur lequel nous pronon-
» cerons, les mains jointes, la troisième parole de vie pour
» l'humanité : Père, bénissez-nous et soyez notre guide ;
» vous qui avez perdu toute intelligence de l'humanité,
» tout sentiment de la pensée providentielle qui la mène,
» vous vous êtes méfié de vous-même, vous vous êtes
» méfié de nous, du monde, de la Providence ; vous vous
» êtes arrêté plein d'épouvante ; vous ne savez plus que
» gémir ou maudire. L'énergie de la foi, la puissance du
» sacrifice, la parole qui console et vivifie, vous avez tout
» perdu. Les nôtres meurent pour leur foi : pour la vôtre
» vous fuyez. »

V.

La croyance dans l'autorité absolue, déléguée par l'élection d'un petit nombre ou par le hasard de la naissance à un individu, est morte pour toujours en Europe. — La croyance à la papauté est donc morte aussi. — L'insurrection de l'esprit humain contre le droit divin, appliquée au pouvoir des princes, remonte inévitablement jusqu'au pape qui patronne ces principes de sa parole et de sa consécration. La papauté est un cadavre comme la monarchie. La corruption qui ronge ces deux institutions n'est qu'une conséquence des conditions internes de leur existence.

La souveraineté nationale est le remède universellement accepté pour sauver la société de l'absence de toute autorité, de l'anarchie. *La souveraineté de l'Église* — et par

Église nous entendons le peuple des croyants — doit sauver la société de l'absence de tout principe, de toute autorité religieuse.

Constituante et *Concile* sont le prince et le pape de l'avenir

Les dupes qui s'obstinent à étayer la monarchie par des sophismes, des transactions et de fausses doctrines, ne la sauveront pas ; ils condamnent la société à s'agiter, pendant quelques années de plus, dans la guerre civile à travers des illusions et des déceptions, des corruptions et des réactions violentes. Les dupes qui s'obstinent à étayer par des sophismes, des transactions et de fausses doctrines la papauté, ne la sauveront pas non plus ; ils condamnent seulement la société à plusieurs années d'immoralité, de doute, de matérialisme.

Enterrez les morts, joignez vos mains dans un acte de sentiment et d'amour, et marchez en avant. Dieu nous a créés pour la vie ; pouvez-vous craindre qu'il ne se révèle pas à ses créatures lorsque, rassemblées pour s'interroger mutuellement sur leurs croyances et pour sonder, étudier le chemin de l'avenir, elles l'invoqueront dans une commune prière ?

AUX PRÊTRES,

A PROPOS DE

L'ENCYCLIQUE DU PAPE PIE IX (1).

PENSÉES.

I.

La parole de Pie IX ne vient plus de Rome. On dirait qu'il a compris que de la cité qui a initié l'humanité à deux grandes ères de progrès, que de la cité des traditions éternelles et de l'amour, il ne pouvait lancer l'anathème sur la liberté, et flétrir, par une condamnation, le progrès du genre humain, manifestation continue de la loi et de la vie de Dieu sur la terre. Cette parole écrite sous le re-

(1) Donnée à Portici, 8 décembre 1849.

gard du plus pervers des rois d'Italie, est la parole d'un homme qui tremble et qui maudit. Le divorce entre le monde et lui, entre le peuple des croyants qui est la véritable Église, et l'aristocratie adultère qui en usurpe le nom, y est écrit en relief à chaque syllabe. Depuis longtemps la papauté a perdu la puissance d'aimer et de bénir. Ébloui un instant par l'immense spectacle de la résurrection d'un peuple, Pie IX ému laissa, il y a deux ans, échapper de ses lèvres une bénédiction sur l'Italie ; et cette parole d'amour, sortant de la bouche d'un pape, parut chose si neuve et si insolite, que l'Europe entière crut voir luire une seconde époque pour la papauté ; et, dans l'ivresse d'un enthousiasme inconnu aux derniers siècles, elle se serra autour de l'homme qui l'avait prononcée. Cet homme fait aujourd'hui amende honorable aux rois. Dictée par la haine que lui inspirent l'offense faite au prince et le péril fait à la tiare, dictée par la terreur qu'excite en lui l'aversion de tout mouvement populaire, calomniant les promoteurs de réformes, livrant à la presse un impuissant combat, l'Encyclique du 8 décembre ressemble à l'Encyclique du 15 août 1832, signée Grégoire XVI. Réintégré *par les armes des puissances catholiques* dans la domination des États romains, Pie IX s'acquitte envers elles, en déclarant, au nom de l'Église, guerre au peuple,

guerre à ceux qui veulent pour lui des destinées meilleures, guerre à la presse qui l'éclaire, guerre au *socialisme* et au *communisme* dont il ne fait qu'une seule et même chose, bien que philosophiquement le premier de ces termes soit la contradiction du second. L'Encyclique est un acte, non d'*initiative religieuse*, mais de *résistance politique* : résistance visiblement commandée par l'influence des princes étrangers, puisqu'il est évident que les expressions de *communisme* et de *socialisme* qui reviennent si souvent dans l'Encyclique, sont tout à fait inconnues aux masses, et qu'elles n'ont jamais été invoquées par les hommes du parti national en Italie.

Laissons de côté les indignes outrages jetés par l'Encyclique sur les hommes que le pape approuvait et dont il encourageait les opinions il y a deux ans. Laissons de côté les accusations d'irréligion et de protestantisme lancées avec une évidente mauvaise foi contre les penseurs qui ont combattu, dans tous leurs écrits, le matérialisme du dix-huitième siècle, contre les soldats qui, la croix sur la poitrine et le nom de Pie IX sur les lèvres, ont combattu les combats de la patrie; laissons de côté ces ignobles calomnies qui tendraient à flétrir, comme des hommes féroces, comme des pillards et comme des voleurs, les chefs qui gardèrent le pouvoir plusieurs mois sans prononcer une

condamnation à mort, et qui ont repris le chemin de l'exil plus pauvres encore qu'ils ne l'étaient auparavant ; laissons de côté, enfin, cette lâche, grossière et inexplicable injure, qui a été jetée aux plus nobles femmes italiennes, aux sœurs de charité de l'Italie ressuscitée, par celui qui ose affirmer mensongèrement aujourd'hui que les prêtres ont été chassés du lit de nos blessés, tandis qu'il y a quelques mois à peine, et aussitôt après l'entrée des Français à Rome, il décrétait l'emprisonnement (qui dure encore) de ces mêmes prêtres, coupables de s'être unis dans une œuvre sainte avec nos pieuses femmes, et d'avoir béni dans les hôpitaux ceux des nôtres qui mouraient pour la liberté. Il est trop douloureux d'avoir à relever dans la bouche de celui qui représente une institution longtemps grande et religieuse, des mensonges et des turpitudes dignes tout au plus des journalistes soudoyés, pour que nous descendions à les réfuter. Les choses qui importent au monde dans l'Encyclique sont une *théorie* sur l'autorité et une *doctrine* sur les maux de pauvreté et d'ignorance qui, en Italie et ailleurs, pèsent sur une grande partie du peuple. Cette théorie et cette doctrine sont une négation de Dieu, de la parole du Christ et de l'humanité

II.

Il ne faut pas s'y tromper : les mots de *Communisme* et de *Socialisme*, contre lesquels semble s'acharner toute l'ire papale, ne sont, dans l'Encyclique, qu'un artifice oratoire pour gagner les esprits peureux et ignorants qui voient dans ces mots les synonymes d'anarchie, de partage violent des terres, d'abolition de la propriété et pis encore : ce sont les boucs émissaires sur lesquels doivent tomber toutes les iniquités d'Israël. Mais ici, Israël est le parti révolutionnaire, sans exception ; le parti national qui dit aux Italiens : *vous n'êtes point nés pour être esclaves sous la férule des prêtres ou sous le bâton autrichien ; vous êtes vingt-six millions d'hommes, créés libres, égaux, frères, tous fils de Dieu et asservis seulement à la loi !* DIEU ET LE PEUPLE :

c'est contre cette formule qu'est dirigée l'Encyclique. Le pape sait ou doit savoir que le *communisme*, inconnu en Italie et repoussé par la plupart des républicains, est regardé par nous comme une déception ennemie du progrès, hostile à la liberté humaine, et d'une application impossible ; — il sait ou doit savoir que le *socialisme*, aspiration plutôt que système, ne prétend autre chose que substituer à l'anarchie effrénée des droits et des privilèges individuels qui sont aujourd'hui en lutte, l'*association progressive*, conséquence pratique de la fraternité enseignée par le Christ ; — il sait enfin ou il doit savoir que la cause de tout mouvement en Italie n'est autre que le besoin impérieux pour tous les Italiens d'être une *nation*, nation libre et grande, ayant la conscience des devoirs qui lient entre elles les familles humaines et capables de remplir ces devoirs. Cependant, bien qu'il n'ose attaquer de front le symbole italien, et qu'il évoque, pour combattre avec plus d'avantage, des fantômes qui n'ont rien de commun avec nous, sa haine de tout changement, de tout progrès, de toute tendance à l'émancipation, n'en éclate pas avec moins d'évidence et d'intolérance dans chacune de ses paroles : c'est ainsi qu'il reproche amèrement aux instigateurs des réformes de *tromper les ouvriers et les hommes des classes inférieures, en les berçant de l'espoir d'un meil-*

leur sort ; — c'est ainsi qu'il exprime la crainte que le peuple abruti par les vices et par une longue licence, ne cède trop facilement à des suggestions insidieuses ; — c'est ainsi qu'il recommande aux évêques d'enseigner dans leurs prédications que, d'après une loi immuable, les uns doivent être supérieurs aux autres non-seulement par les qualités du corps et de l'esprit, mais encore par la prééminence de la richesse ; — c'est ainsi qu'il menace charitablement du feu éternel les malheureux qui se laisseront séduire par nos promesses ; — c'est ainsi enfin qu'il aboutit à une théorie de la pauvreté, fondée pour une part sur les formules de M. Guizot et des doctrinaires de France, et pour l'autre, sur des textes isolés, détournés de leur sens ou mal compris, de l'Evangile.

Cette théorie, la voici :

Des pauvres existent par l'effet de causes qui ne peuvent ni ne doivent être changées. Mais la religion catholique prêche aux riches la charité, qui leur vaudra de la munificence de Dieu des trésors de grâces et des récompenses éternelles. Que les pauvres remercient la Providence qui, pour prix de leur misère soufferte en paix et avec une âme sereine, leur ouvre une voie de salut plus facile pour le ciel. C'est dans le ciel seulement que s'accomplira pour eux l'équitable jugement de Dieu.

Et à cette théorie vient se joindre cette autre théorie sur l'autorité : « Toute autorité vient de Dieu. Tout gouvernement de fait est un gouvernement de droit. Obéissez donc, ou, si vous résistez, soyez damnés. »

En d'autres termes, et en résumant les deux théories en une seule, la terre et le ciel sont placés dans un antagonisme perpétuel. Le Droit, l'Équité, la Vérité règnent au ciel ; le Fait, la Force, le Mal inévitable sur la terre. Il existe deux races humaines : la race des riches et des puissants ; la race des pauvres et des esclaves. Les pauvres existent au profit des riches, pour que ceux-ci puissent gagner plus facilement le ciel en exerçant la charité ; les esclaves, pour que leurs mattres puissent gouverner avec clémence et dans un esprit inspiré par l'amour. S'ils ne le font pas, Dieu, par compensation, les châtiara dans le ciel. Mais toute tentative faite sur la terre pour améliorer le sort de la race pauvre et esclave est un péché.

Telle est la doctrine religieuse que l'église du pape enseigne à l'humanité dans le dix-neuvième siècle. Et elle l'enseigne au nom de l'Évangile du Christ, et elle l'enseigne en présence de ces paroles : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* extraites de la seule prière que Jésus ait enseignée aux croyants. — En présence de ces paroles qui sont un ordre : « *Tu adoreras le Seigneur ton*

Dieu et tu ne serviras que lui seul (1). » En présence de ces autres : « Pour que tous soient Un, comme toi, Père, tu es en moi et je suis en toi (2). »

(1) Mathieu, iv, 10.

(2) Jean, vii, 21.

III.

Non, il n'est pas vrai qu'entre le ciel et la terre il existe un antagonisme ou un divorce ; non, il n'est pas vrai que, tandis qu'au ciel règnent la vérité et la justice de Dieu, la terre soit fatalement soumise au fait, au respect de la force brutale. Non, il n'est pas vrai que le salut de la créature humaine s'accomplisse ici-bas, comme dans un séjour d'expiation, par le seul mérite de la résignation et de l'indifférence. La terre est de Dieu. La terre sur laquelle Jésus et, avant et après lui, tous les saints martyrs de l'humanité ont répandu leurs larmes et leur sang, est l'autel sur lequel nous devons offrir nos sacrifices à Dieu. Notre âme est le prêtre, et nos œuvres sont l'encens qui s'élève au ciel et qui attire sur nous les grâces du Tout-Puissant. La terre est une échelle suspendue vers le ciel ; pour que nous puissions la monter, elle doit être tout entière un hymne au Seigneur. Seul lieu qui nous soit donné pour rendre témoignage de notre foi, seul champ d'épreuve

accordé à la libre créature, seule arène ouverte à l'homme pour fournir à Dieu les œuvres sur lesquelles il le jugera, la terre, grâce à nos efforts, doit se transformer progressivement, s'améliorer, se purifier ; et comme nous sommes faits à l'image de Dieu, elle doit toujours davantage reproduire l'image du *royaume des cieux*, de l'*idéal* fixé dans les desseins de Dieu, que Jésus nous a prédit, que notre conscience, d'époque en époque, a toujours entrevu sous de plus vives clartés. La loi est une, et l'humanité doit l'accomplir jusqu'à la dernière syllabe. Le salut de l'âme, le progrès, à travers les mondes, de l'être en tant qu'individu, le développement du principe de vie que chacun de nous doit à la munificence de Dieu, dépend de notre activité, de nos combats, de nos sacrifices vaillamment supportés pour que la loi s'accomplisse sur la terre. Dieu, en nous jugeant, ne nous demandera pas : *Qu'as-tu fait pour ton âme ?* mais *qu'as-tu fait pour les autres âmes, pour les âmes que je t'avais données pour sœurs ?* Pour tous ceux qui admettent l'*Unité* de Dieu et, comme conséquence, l'unité de la famille humaine, c'est une vérité de foi que nous sommes tous solidaires les uns des autres. Nous ne pouvons abandonner nos compagnons d'existence aux maux de l'ignorance et de la servitude, sans encourir la condamnation des traîtres, traîtres à la loi, traîtres à

notre mission, traîtres aux âmes confiées à nos soins. La malédiction de Cain veille sur quiconque n'est pas le gardien de son frère. Nous devons nous élever en élevant nos frères, nous purifier en leur frayant toujours davantage les voies vers le beau éternel et vers le vrai. Toute pensée, tout désir du bien que nous ne cherchons pas, quoi qu'il arrive, à traduire en acte est un péché. La pensée de Dieu se manifeste par des œuvres, et nous devons l'imiter de loin.

Il n'est pas vrai que deux races humaines existent sur la terre, que la famille des créatures humaines doive fatalement être partagée en deux; il n'est pas vrai que la pauvreté des uns aide au salut des autres, que le maître trouve, en quelque sorte, son complément dans l'esclave. Devant Dieu, il n'y a ni maîtres, ni esclaves, ni riches, ni pauvres, ni patriciens, ni plébéiens. Et ce qui n'est pas bon devant Dieu, ne peut être bon devant les hommes. Nous sommes tous libres parce que nous devons compte de nos œuvres, parce que nous sommes capables de progrès et nés pour travailler. Toute inégalité qui détruit notre liberté, qui entrave notre tendance au progrès, qui permet que l'oisiveté soit en honneur tandis que le travail subit la flétrissure et la tyrannie, toute inégalité de cette sorte n'est point de Dieu; elle a sa source dans le mal; et Dieu tolère le

mal sur la terre, pour qu'en le combattant nous puissions mériter à ses yeux. Nous ne pourrions pas détruire le mal ici-bas, parce que *l'être humain* est fini, et que son entier développement doit s'accomplir ailleurs ; mais nous devons lui faire une guerre sans relâche pour affaiblir continuellement l'empire qu'il exerce. La croyance opposée, de quelque nom qu'elle se déguise, est une croyance manichéenne. Il n'existe point d'inégalités de nature, d'inégalités fatales de conditions et de classes, et quiconque, pape ou autre, peu importe, soutient la proposition contraire, renie Dieu, Jésus et l'unité humaine, pour s'égarer dans une fausse doctrine du péché originel, recueillie dans les croyances indiennes par les derniers temps du paganisme, et prise dans le paganisme par quelques docteurs catholiques du treizième siècle. Il existe des inégalités qui ont leur source dans les formes sociales, dans l'élément même où se développe la vie, et nous devons travailler à changer ces formes, à transformer, au nom de Dieu, au nom de la guerre que Dieu nous commande de faire au mal, au péché et à ses conséquences, cet élément susceptible de se modifier perpétuellement. Le monde physique, grand atelier de l'humanité, n'a pas été donné à quelques-uns, il a été donné au travail. Les biens matériels, ni bons ni mauvais en eux-mêmes, mais instruments de bien ou de mal, selon

la destination individuelle ou collective qu'ils reçoivent, appartiennent à tous ceux qui travaillent, et la répartition toujours croissante de ces biens produira des fruits d'autant plus utiles, d'autant plus agréables à Dieu, que l'éducation plus avancée du genre humain aura appris aux hommes à s'en servir pour le bien. La loi ne sera pas humainement accomplie tant qu'un seul pauvre, privé de travail et des fruits dus au travail, et livré, par suite, à la merci de l'aumône du riche, pourra accuser d'imposture le don de la terre que Dieu fit à l'humanité dans la personne du premier *Adam*, ou bien encore cette *communion* fraternelle dont la religion lui parle tous les jours, lorsqu'elle dit : *Afin que tous ensemble nous soyons un.*

Et il n'est pas vrai que *tout* pouvoir vient de Dieu ; il n'est pas vrai que tout *fait* emporte après lui le *droit* ; il n'est pas vrai que nous devons soumission, obéissance passive à un gouvernement quel qu'il soit. Au nom de notre âme immortelle, inviolable et fille de Dieu, nous déclarons cette doctrine fausse, immorale..... Athée et apostat à toute foi quiconque la professe. La puissance souveraine est en Dieu seul, et le signe de la puissance légitime sur la terre est dans la saine interprétation de sa loi. Les vrais interprètes en sont les hommes supérieurs par le génie, par la vertu, par l'amour et l'esprit de sacri-

fice. Le meilleur juge de leurs œuvres, c'est le peuple. Dieu est trois fois saint; mais sainte n'est point l'idole, saint n'est pas le simulacre. *L'autorité* est sainte; mais saint n'est pas un fantôme d'autorité. L'Église est sainte, mais non une imposture qui s'appelle l'Église. La thèse de Grégoire VII est vraie, l'application en était fausse. Le pouvoir est un : la loi spirituelle, la religion gouverne; ses interprètes, qui ne sont autres que les pouvoirs temporels, traduisent ses décrets en actes. Mais la loi spirituelle favorise, embrasse et dirige toutes les manifestations du progrès dans l'humanité. Dès qu'elle a perdu cette puissance d'initiative et de direction, elle n'est plus la religion, mais un masque de religion : Et à Grégoire VII, qui substituait le *signe* d'une époque à l'*idée* elle-même, qui instituait comme interprète de la loi non le meilleur pape, mais le pape quel qu'il fût, l'humanité répond aujourd'hui : DIEU EST DIEU ET LE PEUPLE EST SON PROPHÈTE. Dieu flamboie au sommet de la pyramide sociale; le peuple étudie, recueille, interprète ses volontés à la base. Partout où, fondé sur d'autres principes, le pouvoir trahit par ignorance ou viole délibérément la divine loi d'amour, de liberté, d'égalité, d'association fraternelle, d'éducation commune, là est le mal. Force est de le combattre, et quiconque ne le combat pas, par égoïsme ou par inertie, est

coupable. Qui sert le mal déserte la cause de Dieu, *seul Seigneur*; et qui n'est pas avec lui est contre lui.

La religion conserve, prêche et enseigne ces principes, ou elle n'est pas la religion. Lien inutile, *lettre morte*, sans initiative et sans vie, elle gît comme un cadavre, répudiée par la conscience des peuples, réduite à chercher sa force *dans les armes étrangères*, et non dans le prestige du martyre ou dans celui de la parole.

IV.

Et le martyr et la parole du Christ ne sont point en opposition avec ces principes. Jésus ne nous a-t-il pas dit que nous étions tous frères et fils de Dieu ? N'est-il pas venu pour détruire les castes et les inégalités de nature, admises par le paganisme ? N'a-t-il pas dit qu'il mourait pour nous racheter tous des suites de la première faute ? N'a-t-il pas enseigné que nous devons tous ici bas constituer une sainte unité en Dieu et dans l'amour ? N'a-t-il pas annoncé que la famille humaine ne formerait plus qu'un seul troupeau et n'aurait plus qu'un seul pasteur, à savoir, la loi de Dieu interprétée ? N'a-t-il pas sanctionné le principe de la transmission selon *l'esprit*, selon les œuvres, opposé au principe de la transmission selon la chair, selon le privilège de caste et de naissance ? N'a-t-il pas voulu que dans cette tendre émulation de travaux fraternels auxquels il conviait les hommes, celui-là seulement fût le premier parmi nous qui saurait être le dernier,

et se consacrerait avec un zèle ardent, embrasé de l'amour des sacrifices, à notre amélioration ? Chaque syllabe de l'Evangile ne respire-t-elle pas l'esprit de liberté, d'égalité, de guerre au mal, à l'injustice et au mensonge qui *souillent* les œuvres humaines ?

Liberté, Egalité ! ce sont dites-vous, des biens du ciel et non de la terre.

Non, cette absurde distinction n'est pas dans l'Evangile, et le mépris de la terre n'a été enseigné aux croyants que depuis le jour où l'Eglise s'est donnée à César ; que depuis le jour où son chef visible, devenu prince lui-même, s'éprit tellement de la terre qu'il voulut en prendre et en conserver une partie, même au prix du sang de ses frères. La Terre et le Ciel alternent continuellement dans le saint livre, et la terre y est considérée comme un séjour non d'expiation, mais de préparation au ciel ; comme un champ de bataille où l'humanité s'exerce à combattre les puissances du mal et de l'égoïsme qui l'enchaînent et l'égarerent. Laissons de côté la discussion de quelques passages isolés et mal compris, précisément parce qu'ils ont été étudiés isolément. Laissons le : *regnum meum non est de hoc mundo* : (mon royaume n'est pas de ce monde). Nous savons que cette phrase a été inexactement traduite dans

la Vulgate, et que le texte décisif pour nous, porte : *regnum meum non est NUNC de hoc mundo* : (mon royaume n'est pas maintenant de ce monde); et laissons le : *rendez à César ce qui appartient à César* : passage qui n'est point doctrinal, qui ne contient aucune règle pour l'avenir, et par lequel Jésus tenant seulement compte d'un fait existant, et qui ne pouvait être transformé qu'à l'aide du martyre, complément de sa mission (1), repousse un piège que lui tendaient les pharisiens. Mais l'ensemble, l'esprit de l'Évangile et la vie de Jésus témoignent en faveur de notre doctrine. Les miracles concordent avec ses enseignements pour détruire l'antagonisme prétendu entre les choses de la terre et celles du ciel. Jésus guérit les âmes et les corps. Il demande à Dieu, dans sa prière, le pain de chaque jour pour ses frères, comme il lui de-

(1) L'heure est venue dans laquelle le fils de l'homme doit être glorifié. Jean, XII, 23.

» En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment tombé en terre ne meurt pas, il reste seul; mais s'il meurt, il produit plusieurs fruits. XII, 24.

» C'est maintenant que le monde sera jugé : c'est maintenant que sera chassé le prince de ce monde (le mal). XII, 31.

» Et moi, quand je me serai élevé au-dessus de la terre, je vous attirerai tous à moi, XII, 32.

mande les facultés de l'esprit ; il enseigne l'égalité , l'amour, l'unité dans la fraternité, et il enjoint à ses disciples de prêcher et d'agir conformément à cet enseignement, de propager la loi du ciel sur toute la surface de la terre. Il annonce à ses apôtres des persécutions terrestres, et le triomphe céleste au petit nombre de ceux qui tomberont victimes de leur zèle : quant à ceux en grand nombre qui verront fructifier autour d'eux la semence du martyr, il leur annonce le triomphe terrestre. *heureux ceux qui pleurent* dit-il, de la montagne à la foule qui l'écoutait, *parce qu'ils seront consolés ; heureux ceux qui sont doux ,* **PARCE QU'ILS AURONT LA TERRE EN HÉRITAGE.** *Heureux les persécutés pour la justice , parce qu'à eux appartient le royaume des cieux* (1). Combattez, travaillez, transformez la terre, appropriez-vous-la ; mais si la persécution vous arrive à mi-chemin, si elle vous force à laisser votre mission inachevée, consolez-vous : ils peuvent vous enlever la terre, mais non le ciel. — Tout ce discours vraiment divin tend, d'une part, à stimuler l'activité des croyants pour qu'ils incarnent la foi sur la terre et dans la terre; de l'autre, à combattre l'inertie et la lâcheté qui pourraient s'emparer de leurs âmes. *Vous êtes la lumière du monde ; la*

(1) Matthieu, v, 4, 5, 10.

ville bâtie sur le faite ne peut pas rester cachée. — On n'allume pas la lampe pour la mettre sous le boisseau ; on la place au contraire sur le chandelier, pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. — Que votre lumière resplendisse ainsi devant les hommes : qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient le père céleste.... moi je suis venu.... POUR QUE LA LOI S'ACCOMPLISSE.... et en vérité je vous dis que la TERRE et le CIEL ne passeront pas avant que chaque syllabe de la loi ne soit accomplie (1), et il ajoute à la fin, comme s'il craignait de n'avoir pas été bien compris : Vous reconnaîtrez les prophètes à leurs fruits.... Tout arbre qui ne produit point de bons fruits est coupé et jeté au feu.... ce n'est pas celui qui me dit, Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux, MAIS CELUI QUI FAIT LA VOLONTÉ DE MON PÈRE qui est aux cieux.... Et quiconque entendant ces paroles NE LES METTRA POINT EN PRATIQUE sera assimilé au fou qui construit sa maison sur le sable (2). Et descendu de la montagne, Jésus, comme pour donner un corps à la pensée qu'il avait développée dans tout son discours, guérit un homme qui avait le corps recouvert d'une lèpre (3).

(1) Matthieu, v, 14, 15, 16, 17, 18.

(2) Matthieu, vii, 16, 19, 21, 26.

(3) Matthieu, viii.

Cherchez le royaume de Dieu, et toutes ces choses (les choses du monde) *vous seront données pour surcroît* (1). Toute la doctrine évangélique est résumée dans ce texte : Domination de l'esprit sur la matière, de l'idée sur le fait; le perfectionnement moral, placé au-dessus des biens matériels. Et telle est aussi notre doctrine. Dieu d'abord, le peuple ensuite, et le peuple interprète de la loi de Dieu. Les richesses matérielles, avons-nous dit, instrument du bien si elles reçoivent une destination utile à tous, instrument du mal, si elles ne servent qu'un intérêt égoïste, doivent être réparties selon les œuvres et selon l'éducation morale de chaque homme.

Et pour organiser cette domination de l'esprit sur la matière, de l'idée sur la forme; pour diriger, dans le but d'un bon gouvernement, l'éducation des hommes, Jésus expose une théorie fondée sur les œuvres et non sur le privilège, théorie qui dément l'abjecte doctrine de soumission absolue enseignée par le pape ; il fournit aux croyants une règle pour juger si une autorité est légitime ou non, si elle dérive de Dieu ou si elle viole sa loi.

« *Les princes des peuples les dominent : les grands exercent le pouvoir sur eux.* » Voilà l'exposition du fait, main-

(1) Luc, xii, 31.

tenant voici le droit. — « *Mais il n'en sera pas ainsi parmi vous : au contraire. QUE QUICONQUE PARMİ VOUS VOUDRA ÊTRE GRAND SOIT VOTRE MINISTRE, ET QUICONQUE VOUDRA ÊTRE LE PREMIER SOIT VOTRE SERVITEUR : De même que le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner son âme en rachat de plusieurs.* (1) »

La loi du Christ est ainsi faite ; et au pape qui la viole nous pouvons rappeler cette menace : *Quiconque m'aura renié devant les hommes sera renié par moi devant mon père qui est aux cieux* (2). Que les hommes tièdes qui connaissent cette loi, mais qui, par paresse ou par amour d'un semblant de paix, n'osent pas la professer publiquement, se souviennent de cette déclaration : *Ne pensez pas que je sois venu pour répandre la paix sur la terre : je n'y porte pas la paix, mais un glaive... Celui que aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils et sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.* (3)

(1) Matthieu, xx, 25, 26, 27, 28. Le 1^{er} verset est encore plus explicite dans l'Evangile de Marc : Il dit : *Ceux qui se considèrent comme des princes*, x, 12.

(2) Matthieu, x, 33.

(3) Matthieu, x, 34, 37.

Et les apôtres de celui qui, près de mourir, disait : *J'ai vaincu le monde* (1), et qui, sorti du sépulcre, ajoutait : *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre* (2), comprirent bien leur mission. En embrassant dans leurs prédications le corps et l'esprit, qui sont l'un et l'autre de Dieu (3), en déclarant hautement que l'œuvre de transformation qui leur était confiée s'étendait au ciel et à la terre, ils convièrent hardiment les croyants à lutter contre toute autorité qui ferait obstacle à l'accomplissement de la loi. Et après avoir dit que *le mystère de la volonté divine est de recueillir, lors de la distribution qui s'opérera à la fin des temps, toutes les choses, aussi bien celles du ciel que celles de la terre* ; — après avoir prononcé ces sublimes paroles : *Il n'y a qu'un seul corps et qu'un seul esprit. — Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. — IL N'Y A QU'UN SEUL DIEU, PÈRE DE TOUS, LEQUEL EST SUPÉRIEUR A TOUTES CHOSES ET QUI EST EN VOUS* (4), l'apôtre Paul entonne une hymne de sainte guerre aux puissants et d'encouragement à l'église militante ; hymne qui doit résonner comme un reproche amer aux oreilles de nos prêtres dégénérés.

(1) Jean, xvi, 33.

(2) Matthieu, xxviii, 18.

(3) Aux Corinthiens, vi, 20.

(4) Paul aux Ephésiens, i, 10. — iv, 4, 5, 6

« Fortifiez-vous, mes frères, dans le Seigneur et dans la force de sa puissance.

» Revêtez des pieds à la tête l'armure de Dieu pour que vous restiez fermes et droits devant les pièges du démon.

» Car nous ne combattons pas *contre notre sang et contre notre chair, mais contre les principautés, les puissances, les gouverneurs de ce monde et des ténèbres de ce monde...*

» Présentez-vous donc au combat ceints de vérité et recouverts de la cuirasse de la justice,

» Et préparés par l'Évangile de paix,

» Passez à votre bras le bouclier de la foi.

» Et prenez le casque du salut et l'épée de l'esprit qui est la parole de Dieu (1). »

Bien que, dit Pie IX dans son Encyclique, LES ARMES DES NATIONS m'aient restitué Rome ; bien que les tumultes de la guerre — les batailles de l'indépendance ! — ne retentissent plus même dans les autres contrées de l'Italie, les méchants ne s'abandonnent point. Se désister ! non, jamais. Au nom de Jésus et de saint Paul, au nom de tous les combattants pour la cause de la vérité et de la justice, nous persévérons. Que voué soit à la honte et au remords celui dont le courage faiblirait devant la pauvreté, les déceptions et la persécution. Notre cause est la cause de

(1) Paul aux Ephésiciens, VI, 10 et suiv.

Dieu. Les murs, les pierres de Rome peuvent, pour un temps, et grâce à la force aveugle des armes étrangères, retomber sous votre joug : mais l'âme de Rome est avec nous. C'est nous qui avons recueilli sa pensée. Arche sainte de notre foi, et semence d'un infailible avenir, nous la portons et nous la garderons intacte avec nous, dans l'exil, comme les premiers chrétiens portaient dans les catacombes et dans les prisons, la pensée de Jésus aujourd'hui trahie par vous : nous la garderons, jusqu'à ce qu'elle rayonne de nouveau de Rome sur le monde, couronnée de l'éclat d'une victoire que ne pourront lui disputer longtemps ni vos encycliques, ni les armes profanes que vous avez implorées. La religion n'est plus dans votre camp, elle est dans le nôtre. Grâce à vous, grâce à la guerre désespérée que vous déclarez à la pensée de Dieu, grâce aussi à la coupable inertie de certains hommes qui s'appellent des prêtres et qui ne remplissent pas un seul des devoirs du sacerdoce, le monde livré aux ténèbres du doute et de la haine, marche égaré par de faux systèmes : mais ces systèmes ont pourtant plus d'autorité que votre parole, parce qu'ils sont comme un pressentiment de l'avenir, tandis que vous, vous prétendez enchaîner au cadavre d'un passé mort pour toujours, l'humanité que pousse le divin souffle d'en haut.

V.

Prêtres italiens, mes paroles sont graves : si le salut du monde et de vos croyances vous est cher, écoutez-nous. Nous pourrions, — un des vôtres (1) l'a dit, et que ce soit pour vous une preuve de l'esprit qui nous anime, — vaincre sans vous, mais nous ne le voudrions pas. N'êtes-vous pas nos frères? N'êtes-vous pas nés, vous aussi, sur cette terre italienne que nous cherchons à sanctifier par l'amour et la foi? N'êtes-vous pas les fils de ce peuple aujourd'hui nourri de colère et de défiances, et que nous voudrions réunir en une seule famille? Nous ne recourons contre vous ni aux artifices de la séduction ni à la terreur; nous ne combattons point nos adversaires avec l'arme de la calomnie : nous ne vous conseillons pas de ne point lire leurs livres, de ne point écouter leurs discours : nous ne vous demandons qu'une seule chose, c'est de nous écouter aussi ; ou plutôt, d'écouter la voix de l'humanité que Dieu a confiée à vos soins. Entre l'humanité et le pape, placez l'Évan-

(1) Le père Ventura.

gile ouvert; puis, descendez libres de haine, dégagés de toute obséquiosité aveugle, dans votre conscience, et jugez. L'appel que nous vous faisons est un appel sincère. Hommes et sujets de l'erreur, nous pouvons pécher sur beaucoup de points, mais jamais par hypocrisie. Nous avons l'audace du vrai : le pape le sait, et c'est pour cela qu'il nous redoute. Celui qui vous écrit aujourd'hui, au nom de ses frères, peut vous dire : *Examinez ma vie ; vous n'y pourrez trouver un acte qui soit en contradiction avec la foi que j'enseigne. Examinez tout ce que j'ai écrit depuis vingt ans, vous n'y pourrez trouver une seule ligne dictée par l'irréligion ou le matérialisme.* Interprète d'un grand nombre de mes frères, lorsque j'ouvris mon âme à la pensée italienne, je déclarai que, depuis longtemps, un divorce avait séparé l'idée religieuse de l'idée politique; l'Église de l'humanité; je déclarai que ce divorce était funeste ; — que sans la foi, une société basée sur la fraternité était un rêve; que sans la foi il n'y avait ni paix ni liberté véritables; que hors d'elle l'élément corrompu dans lequel nous vivons résisterait à toute transformation sérieuse; que hors d'elle enfin il n'y avait plus ni patrie ni rien. J'ajoutais qu'il fallait, à tout prix, relier la terre au ciel, rétablir l'harmonie entre la vie qui s'écoule dans le temps et dans l'espace et la concession de l'éternelle vie; entre l'homme et Dieu père et éducateur de

tous les hommes. Et maintenant j'ajoute que l'heure suprême va sonner, que les temps sont mûrs, que le matérialisme est vaincu, que le besoin d'une vie religieuse est universellement senti, et que grâce à vous seuls, grâce à l'obstination qui vous pousse à étayer un édifice en ruines, à maintenir l'Église dans la haine ou l'ignorance des progrès inévitables de l'humanité, les consciences vivent incertaines, la religion reste exilée des cœurs; que grâce à vous, et malgré nous, il se prépare des temps de discorde et des œuvres de sang dont vous porterez la responsabilité devant les hommes et devant Dieu.

Au nom de Dieu et pour l'amour de notre patrie, nous vous demandons : Êtes-vous chrétiens? comprenez-vous l'Évangile? regardez-vous la parole de Jésus comme une lettre morte, ou en adorez-vous l'esprit? Entre l'esprit de l'Évangile et la parole des papes, êtes-vous vraiment, décidément résolus à opter pour cette dernière, sans examen, sans appel à votre conscience? Êtes-vous croyants ou êtes-vous idolâtres?

Dans les premières lignes de l'Évangile, l'esprit du mal offre à Jésus, pour l'engager à lui rendre ses services et à trahir sa mission, des royaumes et des principautés terrestres. Jésus refuse avec mépris. Lorsque vous voyez les chefs de votre hiérarchie se liguer avec les princes, et mau-

dire pour eux les peuples dont ils font couler le sang, afin de maintenir leur propre empire sur une partie de la terre italienne, ne vous rappelez-vous jamais cette page de de l'Évangile?

Dans une autre page, Jésus, cette âme la plus douce, la plus tendre, la plus embrasée d'amour qui soit descendue sur la terre, s'arme d'un fouet, et chasse, dans un saint élan de colère, les trafiquants et les profanateurs du temple. Ne pensez-vous jamais à cette page, ô prêtres, mes frères? N'y a-t-il plus de marchands dans le temple? Les pharisiens, ces sectateurs de la lettre morte, ont-ils tous disparu? La parole de Dieu brille-t-elle dans sa pureté vivifiante, et telle qu'elle sortait de la bouche de Jésus?

VI.

Prêtres du Christ, regardez autour de vous.

Pourquoi la terre frémit-elle? Pourquoi cet immense cri de peuples soulevés et qu'aucune force ne pourra ramener à la paix ou au silence? De combien de jours, de combien de mois date ce frémissement, indice patent, irrécusable de besoins et d'événements nouveaux? Il date de soixante ans, et il grandit chaque jour. Dans combien de lieux ont éclaté ses menaces? Pouvez-vous nous indiquer un foyer, un point central d'où part cette agitation? Elle fait irruption de toutes parts, sans centre déterminé, à travers les nations les plus diverses et les plus reculées, à travers les peuples de mœurs et de races opposées, en Italie, en France, parmi les Slaves, à Pesth, à Vienne, depuis l'extrémité de la Sicile jusqu'à Pétersbourg. Pas un mois ne se passe sans un mouvement, sans une tentative d'insurrection; pas un jour sans qu'une voix partie d'un point ou l'autre de l'Europe ne vous porte la nouvelle d'un danger et d'une persécution. Combien de fois ces agitations ont-elles été réprimées? Dix, vingt, cinquante fois. Toutes les armées, toutes les forces de la vieille Europe,

tous les artifices de la diplomatie se sont ligués pour les étouffer, et l'on crut qu'elles étaient étouffées ; puis, après quelques heures, elles ont éclaté toujours et chaque fois plus redoutables. Combien ont péri parmi les agitateurs ? Le nombre ne s'en compte pas. Sur toute la terre, ils sont tombés par centaines sur les échafauds, sous la hache ; par milliers sur les champs de bataille, par milliers de faim et de misère, dans l'exil. Comment sont-ils morts ? Presque tous le sourire sur les lèvres, avec la fierté du défi sur le front, avec la calme sérénité que donne la conscience d'une mission accomplie, comme meurent les martyrs.

Et vous appelez ce soulèvement des peuples une émeute ? Vous pouvez n'y voir que la main de quelques factieux ? Moi, je vous dis que c'est le soulèvement de l'humanité poussée par le choc du doigt de Dieu, que c'est la révélation d'une époque marquée par la Providence ; je dis que vous devriez courber avec respect la tête et demander au Père des hommes qu'il vous éclaire sur ses desseins, sur les destins nouveaux qu'il réserve à ses fils ; sur les caractères de la transformation qu'il prépare à la race humaine.

Et quel est le cri des peuples ainsi soulevés ? Patrie, Liberté, Nation, Égalité, Dieu et Peuple, Progrès, Association fraternelle, Alliance : paroles saintes, et qui prophétisent un ordre nouveau, traduction complète de ces paroles de Jésus : OMNES UNUM SINT (*Que tous soient un*). Quelques-uns, la Pologne, la Grèce, se sont levés, la croix sur leur bannière ; d'autres, l'Italie, au nom du pape qui aujourd'hui lance

sur nous l'anathème. Et ce premier mouvement fut chez tous pur de vengeances, grand d'oubli, saint d'amour, d'enthousiasme, de foi. Eux, les victimes, renversèrent l'échafaud qui aurait pu se dresser pour leurs ennemis. Si quelques actes isolés vinrent faire tache à leur noble cause, ce fut plus tard, sous l'inspiration de réactions cruelles et de résistances insensées : ces actes, d'ailleurs, furent presque universellement condamnés. Si quelques cris anarchiques, si quelques rêves d'utopie subversive éclatent aujourd'hui dans le sein des populations excitées, ce sont les cris d'hommes désespérés, cent fois trompés et trahis, cent fois déboutés de leurs justes demandes par l'inexorable volonté d'une caste ou d'un roi : — et tous ces nuages disparaîtraient à jamais, vous le savez bien, le jour où nous serions vainqueurs.

Et quel est, prêtres italiens, le vœu de notre, de votre patrie ? « Nous voulons réunir les vingt-six millions d'hommes qui peuplent la terre d'Italie en une seule famille, sous une seule loi, à l'ombre d'un seul drapeau. Nous voulons continuer la tradition de nos pères et ouvrir à nos fils une voie au bout de laquelle ne soient ni l'exil, ni l'échafaud, ni le bâton du soldat Croate. Nous voulons que, pour le bien de l'humanité, notre intelligence soit libre, notre parole libre, notre œuvre puissante. Nous ne voulons pas adorer le mensonge, mais la vérité ; nous voulons une autorité, mais fondée sur l'interprétation de la loi, non sur le caprice arbitraire de l'usurpation ; nous

cherchons des guides et des chefs, mais nous les cherchons parmi ceux que signalent à nos choix leur intelligence, leur vertu, leur dévouement au bien de tous : nous demandons le pain de l'âme, l'éducation pour tous ; le pain du corps, le travail pour tous. *Sur la terre comme au ciel, que la volonté de Dieu soit faite. »*

A ces demandes, ne pouvez-vous répondre que comme répond l'Encyclique ? le frémissement de vos consciences ne vous pousse-t-il pas à une autre mission que celle que le pape résume par ce mot : *Résister ?*

Résister à la nation, à l'humanité, aux volontés de Dieu ? Vous êtes alors irrévocablement perdus.... La religion est éternelle, éternelle est l'Eglise des croyants. Mais la transformation de la religion et de l'Eglise qui, vous aidant, s'accomplirait dans une évolution pacifique et solennelle, coûtera au monde des luttes terribles, et les larmes et le sang de milliers de martyrs. Dieu descendra sur les multitudes et sur vous, non comme la rosée sur la toison, mais comme un tourbillon, et ceint de la foudre, comme dans le buisson du Sinaï.

VII.

J'ouvre l'Evangile et j'y lis :

« Si vous m'aimez, observez mes commandements.

» Et moi je prierai mon père, et il vous donnera UN AUTRE CONSOLATEUR QUI DEMEURERA TOUJOURS AVEC VOUS.

» C'est-à-dire l'ESPRIT DE LA VÉRITÉ....

» Je suis la vraie vigne, et mon père est le vigneron.

» Il coupe toute branche qui, en moi, ne porte pas de fruits; mais il taille toute branche qui porte fruits, afin qu'elle en porte davantage.

.

» J'ai encore *beaucoup de choses* à vous dire, mais vous ne pouvez les comprendre *maintenant*.

» Mais quand celui-là sera venu, c'est-à-dire l'ESPRIT DE LA VÉRITÉ, il vous apprendra toute vérité; car il ne parlera pas d'après-lui-même, mais il dira *toutes les choses qu'il aura entendues et vous annoncera les choses à venir* (1).

(1) Jean, XIV, 15, 16, 17. — XV, 1, 2. — XVI, 12, 13.

Et je réfléchis : l'Eglise est frappée d'aveuglement, et votre intelligence, prêtres de Jésus, est morte à la conscience de la véritable vie, si devant l'évidence de l'intuition prophétique qui se révèle dans les paroles que j'ai citées; — si, devant un programme religieux qui établit l'immense supériorité de la foi du Christ sur toutes les traditions du passé, — vous ne trouvez rien à écrire sur votre drapeau que ce mot funeste : *Résister*. La conscience de la mission progressive confiée à la religion, — le pressentiment de l'épuration successive des croyances, — l'éducation du genre humain, se transformant d'époque en époque sous le doigt de Dieu et d'après les lois du développement intellectuel et moral, — le respect de la grande tradition religieuse de l'humanité, — tout se trouve dans ces passages auxquels la doctrine papale oppose une impie, une absurde théorie d'immobilité. La sainte Eglise de l'avenir, l'Eglise des libres et des égaux, l'Eglise qui bénira tous les progrès émanant de l'Esprit de vérité, qui s'identifiera dans la vie de l'humanité, qui n'aura ni pape ni laïcs, mais des croyants tous prêtres, avec des fonctions diverses (1), cette Eglise y est entrevue et prédite. Et de la fusion de l'Eglise aristocratique d'aujourd'hui dans cette Eglise renouvelée, populaire de l'avenir, dépend, nous ne dirons pas la solution — elle n'est point dans la main de l'homme, — mais le plus ou moins de violences, le plus

(1) Paul, 1. Aux Corinthiens, xii, 4 et suiv.

ou moins de périls de la lutte dans laquelle s'accomplira la solution de la question religieuse.

Que les prêtres y songent et qu'ils se hâtent, nous invoquons leurs concours pour notre œuvre sainte; mais leurs délais ne peuvent ni nous arrêter ni nous retarder en chemin.

VIII.

Tous fils de Dieu, tous rachetés du même sang, nous ne pouvons trahir nos devoirs envers nos frères, parce que d'autres, et ceux surtout qui devraient parler, gardent le silence de la peur. On n'arrache ses frères à l'oisiveté, qu'en relevant à leurs yeux le travail, en leur en prouvant la sainteté; on ne prouve la sainteté du travail qu'en réformant une société fondée sur le privilège. On ne soustrait ses frères au mensonge qu'en détruisant le culte public qu'on lui rend, et cela ne se fera que par le changement même de la nature des gouvernements dont le mensonge est aujourd'hui la base, puisqu'ils donnent pour chefs aux peuples, non les plus capables et les plus vertueux, mais les seuls rejetons des races monarchiques héréditaires. On ne guérit ses frères de la folie du meurtre qu'en leur enseignant l'inviolabilité de la vie, en réformant et non en tuant le coupable; et cela ne s'enseigne pas là où le bourreau est un officier du gouvernement, là où le meurtre *légal* est considéré comme un des appuis

de l'édifice social. On ne fonde point la fraternité du Christ là où l'ignorance, la misère, la servitude, la corruption des uns, et la science, la richesse, la domination des autres s'opposent à ce que les hommes s'aiment et s'estiment mutuellement, et ces causes d'inégalité ne disparaissent pas sans une éducation nationale que la société dispense à tous ses membres. On n'implante pas dans les âmes la vertu du sacrifice, là où l'égoïsme est forcément enseigné dans les familles, là où l'argent et le seul fondement de la sécurité et de l'indépendance des individus. On ne prêche pas efficacement la confiance sur une terre sillonnée des espions du gouvernement, et semée partout de bureaux de censure et de prisons. La mission que Dieu confie aux nations dans l'humanité, ne peut s'accomplir là où il n'y a point de nation, là où le nom d'une patrie commune est proscrit, là où plusieurs gouvernements hostiles l'un à l'autre, et tous ensemble hostiles au libre progrès des peuples, s'efforcent d'élever entre des frères, des barrières intellectuelles, morales et physiques. On ne renverse pas ces barrières artificielles, sans reconquérir à la cause du peuple les milices citoyennes qui, soudoyées et corrompues par l'or des princes, sont aujourd'hui dévouées à leur service, sans combattre et chasser par delà les Alpes les soldats étrangers que le despotisme européen nous a donnés comme géôliers.

La révolution est donc pour nous une œuvre d'éducation, une mission hautement religieuse. Si nous ne trou-

vions, pour nous soutenir dans nos luttes, d'autre impulsion que celle de la colère et de la réaction, nous serions depuis longtemps découragés par le doute et par la fatigue des déceptions. Si nous ne puisions nos inspirations que dans l'ambition, nous aurions bientôt, en sacrifiant au pouvoir nos convictions, satisfait à cette basse passion.

Puisque, dans son égarement, l'Église d'aujourd'hui est hostile à l'esprit de vérité, puisqu'elle est infidèle à son premier mandat, nous sommes, nous, l'Église militante des précurseurs de ceux qui rebâtiront le temple, en appelant le *royaume de Dieu, sur la terre comme au ciel* : Église des précurseurs, tant que les vaillants esprits qui sentent la nécessité d'une foi vive pour relier en un faisceau tous les efforts et toutes les inspirations, n'auront point, réunis en concile, interrogé les progrès, exploré les souffrances, décrété les remèdes et posé la première pierre de L'ÉGLISE UNIVERSELLE de l'humanité.

Et alors seulement que le monde aura été vaincu par sa doctrine, Jésus pourra répéter à son père, avec un sourire ineffable : *J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés dans le monde : ils étaient à toi, et tu me les as confiés ; et ils ont observé ta parole.*

IX.

« Le principe, disions-nous en commençant *l'Italie du peuple*, que le peuple a salué comme sa règle suprême dans la sphère de la vie politique, sous le nom de *Constituante*, aura son application inévitable dans la sphère de la vie religieuse ; et cette application prendra le nom de *Concile*...

» La souveraineté nationale est le remède universellement accepté pour sauver la société de la négation de toute autorité, de l'anarchie. Que la souveraineté de l'Église, et par l'Église nous entendons le peuple des croyants, sauve la société religieuse de la négation de tout principe, de toute autorité religieuse.

» CONSTITUANTE ET CONCILE, voilà le prince et le pape de l'avenir. »

Nous répétons aujourd'hui ces paroles aux prêtres italiens, avec un sentiment profond d'amour et d'espérance. Que Dieu les éclaire dans l'intérêt de la patrie, qu'il les

claire dans l'intérêt de l'Église! Qu'il réveille en eux la foi des œuvres, les saintes espérances, la charité qui transforme la langueur des âmes en fièvre de vie! Que, pour éloigner d'eux la méfiance, il leur révèle et notre pensée et notre mission! L'Église est à César; qu'ils la rendent à Dieu. La hiérarchie s'est changée en une plante parasite qui absorbe la vie d'une institution appelée à grandir et à s'élever avec l'humanité; qu'ils taillent dans cette plante et qu'ils retrempent l'institution dans la source vive de l'élection, dans les inspirations du peuple. La parole de Jésus, proscrire et trahie, a fait place aux mensonges de ceux *qui se nomment les princes de la terre*: qu'ils la remettent en honneur et qu'ils se rappellent que Jésus a dit : *Le pain de Dieu est celui qui donne la vie au monde... C'est la volonté de celui qui m'a envoyé, du père que je ne laisse perdre rien de ce qu'il m'a donné; MAIS QUE JE LE FASSE REVIVRE DANS LES TEMPS NOUVEAUX* (1). Nous sommes arrivés à *ces temps nouveaux*. L'humanité a soif de progrès et de foi, d'une autorité consentie par tous et librement acceptée; et le pape répond : *Immobilité et obéissance passive*. Au concile! au concile! L'Église saura bien, elle, trouver une autre réponse.

J. MAZZINI.

(1) Jean, vi, 33, 39.

Fig. Dondey-Dupre rue St-Louis, 46.





PA

XLV